

Les essentiels

Littérature latino-américaine



Introduction à la littérature hispano-américaine

Ángel Esteban



La littérature hispano-américaine ne se limite pas aux auteurs à succès du « boom » qui l'ont révélée au public international. Elle plonge ses racines dans cinq siècles d'histoire culturelle, voire au-delà. Le présent ouvrage offre un panorama chronologique des multiples visages de la création littéraire en Amérique dite latine. Il se veut avant tout une introduction et une invitation à la lecture.

Illustration de couverture :
Gravure de Raúl Martínez (détail), collection particulière.



ISBN 2-7298-0079-4

Dans la collection *Les essentiels de civilisation*

- *L'Espagne de Philippe II* par R. Carrasco
- *Le Moyen Âge dans la péninsule Ibérique. 409-1492* par J. Sandalinas
- *La révolution mexicaine. Son passé et son présent* par J. Covo-Maurice

Dans la collection *Les essentiels de littérature*

- *Introduction à la littérature hispano-américaine* par Á. Esteban
- *Linguistique espagnole* par H. Jaime

ISBN 2-7298-0079-4

© Ángel Esteban pour la version originale.
© Ellipses Édition Marketing S.A., 2000
32, rue Bague 75740 Paris cedex 15 pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5.2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Peut-on parler

- 1 L'époque colon
- 2 Le XVIII^e siècle
- 3 Indépendance e
à la recherche d
- 4 Modernité et M
- 5 La littérature hi
- 6 Les avant-gard
- 7 Le roman régio
- 8 L'essor de l'essa
- 9 Le « boom » de
le « réalisme ma
- 10 Le succès des ré
- 11 La littérature hi
- 12 La notion de litt

Index.....

TABLE DES MATIÈRES

Peut-on parler de littérature hispano-américaine ?.....	5
1 L'époque coloniale	15
2 Le XVIII ^e siècle : le crépuscule colonial	27
3 Indépendance et Romantisme : à la recherche de l'expression américaine	35
4 Modernité et Modernisme	49
5 La littérature hispano-américaine au XX ^e siècle	55
6 Les avant-gardes hispano-américaines	61
7 Le roman régionaliste	65
8 L'essor de l'essai hispano-américain	73
9 Le « boom » de la littérature hispano-américaine : le « réalisme magique »	77
10 Le succès des récits féminins des années 1980	87
11 La littérature hispano-américaine à la fin du XX ^e siècle	91
12 La notion de littérature hispano-américaine	101
Index.....	123



DANGER
PHOTOCOPIAGE
TUE LE LIVRE

... française.
... (article L. 112-5.2^a et 3^a),
... usage privé du copiste et
... et les courtes cita-
... reproduction intégrale ou
... cause est illicite »
... une contrefa-
... intellectuelle.

Ángel ESTEBAN, professeur de littérature hispano-américaine à l'Université de Grenade, est l'auteur, entre autres, de *Bécquer y Martí : entre el romanticismo y la modernidad* (1990), *Donde no habita el olvido. La influencia de Bécquer en Hispanoamérica* (1992) ainsi que d'éditions de textes majeurs : *Cuentos completos* de José Martí (1995), *Cuentos (antología)* de Julio Ramón Ribeyro (1998) et *Cumandá* de Juan León Mera (1998), considéré comme le premier roman équatorien.

Remerciements à Editorial Comares, Grenade

Pensée de façon
hispano-américaine
majorité des littér
l'étudier que sur un
propos de son origi
association de l'élé
à définir cette cu
coloniale, peut-on
ricaine à part enti
littéraire de la mé
littérature précolor
Après les mouve
encore parler de li
différemment la l
(littérature cubain
(littéraire et cultur
cinq derniers siècle
sion littérature hisp
possible pour fair
région du continent

PEUT-ON PARLER DE LITTÉRATURE HISPANO- AMÉRICAINE ?

Pensée de façon diachronique ou abstraite, la notion de *littérature hispano-américaine* pose une série de problèmes communs à la majorité des littératures occidentales, à ceci près que l'on ne peut l'étudier que sur une période de cinq siècles. Mais c'est précisément à propos de son origine que surgissent nombre de questions. La simple association de l'élément *hispanique* et de l'élément *américain* suffit-elle à définir cette culture et cette littérature ? Pendant la période coloniale, peut-on réellement parler de littérature hispano-américaine à part entière ou faudrait-il l'englober dans la production littéraire de la métropole ? Quels sont l'intérêt et la fonction de la littérature précolombienne conservée après l'arrivée des Espagnols ? Après les mouvements d'indépendance du XIX^e siècle, peut-on encore parler de littérature hispano-américaine ou doit-on appeler différemment la littérature de chaque pays devenu indépendant (littérature cubaine, colombienne, péruvienne...) ? Quel est le rôle (littéraire et culturel) joué par la composante indigène au cours des cinq derniers siècles d'histoire en Amérique hispanique ? L'expression *littérature hispano-américaine* est-elle la seule dénomination possible pour faire référence aux textes littéraires de cette vaste région du continent américain ?

Sous le titre *Continentes robados*, Ronald Wright tente d'expliquer la découverte, la conquête, la colonisation et l'évolution du continent américain jusqu'à nos jours, — nord et sud confondus —, du point de vue des indigènes (principalement les Aztèques, les Mayas, les Incas, les Cherokees et les Iroquois). Sa perspective novatrice met l'accent sur une histoire et une littérature en conflit avec la domination européenne. Il raconte comment en 1927 l'autorité du Grand Conseil des Indiens d'Amérique dit au maire de Chicago : « Nous savons que [les manuels scolaires] sont injustes envers l'histoire de notre peuple... Ils appellent batailles toutes les victoires des Blancs et massacres toutes les victoires des Indiens... Les hommes blancs qui s'arment pour protéger leurs terres sont des patriotes, les Indiens qui font de même, des assassins¹. »

La littérature que nous allons étudier présente donc un intérêt tout particulier : pour déterminer quand et comment elle apparaît, ainsi que pour définir ses traits caractéristiques, il est fondamental de déterminer l'origine et l'intention de la *voix* qui raconte, sur le mode littéraire, une histoire passée, une fiction ou un poème intimiste. A la différence de l'Asie et de l'Afrique, l'Amérique n'a jamais vu partir ses colonisateurs, même après les indépendances ; José Martí (1853-1895), figure de proue de l'indépendance cubaine et théoricien éminent de la spécificité cubaine et hispano-américaine, était lui-même fils d'Espagnols. Il y a en outre une différence majeure entre l'Amérique hispanique et l'Amérique anglo-saxonne. Si dans cette dernière les indigènes furent presque totalement exterminés, en revanche, dans la majorité des régions hispaniques, il s'est établi une forme de coexistence (et de domination) qui n'a pas abouti à la totale disparition des populations implantées avant l'arrivée de Colomb. Au-delà de toute polémique, cette *coexistence* singulière en Amérique hispanique a manifestement créé une culture particulière et originale, très différente de celle des pays de colonisation anglo-saxonne où il ne reste que peu de voix qui ne soient pas d'origine européenne, cette culture étant d'ailleurs nourrie depuis plusieurs dizaines

d'années par des centres urbains des

Une telle spécificité et de cette littérature censé associer le le colonisation sociale, s'abondants des cu Amérique du Nord ou portugaise qui, sous-continent. A *Historia de la literatura* difficulté dans l'é même :

Le terme « Américain » « hispano-américain » révèle une identité littéraire. En Amérique, il désigne une identité, toutefois dépourvue propre aux littératures, sont une seule et

Je ferai toujours plusieurs raisons :

1) C'est le terme, cependant moins exact (américains).

2) Il désigne la langue portugaise, française, les langues indigènes. des tournures, des précolombiennes se ne repose sur aucun critères me permett

d'années par des millions d'Hispaniques établis dans les grands centres urbains des États-Unis.

Une telle spécificité rend difficile la dénomination de cette culture et de cette littérature. Le domaine hispano-américain est en effet censé associer le legs des Espagnols (langue, culture, religion, organisation sociale, structuration de l'espace urbain, etc.), les vestiges abondants des cultures précolombiennes, l'influence exercée en Amérique du Nord au-delà du Río Bravo, et les influences française ou portugaise qui, depuis des siècles, subsistent dans une partie du sous-continent. Aussi Cedomil Goic, dans la présentation de son *Historia de la literatura hispanoamericana*, affirme-t-il que la première difficulté dans l'étude de cette littérature provient de son nom même :

Le terme « Amérique hispanique » et les adjectifs « ibéro-américaine », « hispano-américaine » et « latino-américaine » sont des nuances qui révèlent une imprécision fondamentale quant à l'identité objective de cette littérature. En effet, bien que cette entité (aux multiples dénominations) désigne une identité géographico-linguistique et historico-culturelle, elle est toutefois dépourvue de la commode détermination philologico-politique propre aux littératures européennes, pour lesquelles langue et nationalité sont une seule et même chose².

Je ferai toujours référence à la *littérature hispano-américaine* pour plusieurs raisons :

1) C'est le terme le plus utilisé par les chercheurs espagnols (il est cependant moins employé par les autres chercheurs européens ou américains).

2) Il désigne la *littérature écrite en langue espagnole*, et non en portugais, français, anglais (dans quelques zones des Caraïbes) ni en langues indigènes. Les œuvres écrites en espagnol utilisant des mots, des tournures, des expressions ou des syntagmes issus des langues précolombiennes sont bien entendu incluses dans le corpus. Ce choix ne repose sur aucun jugement de valeur mais simplement sur des critères me permettant de constituer un corpus cohérent.

3) J'écarte le qualificatif *ibéro-américaine* car je n'étudierai pas d'œuvres écrites en portugais.

Quant à l'adjectif *latino-américain*, s'il est le plus répandu sur le continent américain comme sous la plume de la critique anglo-saxonne et germanique, il fait néanmoins problème. Récemment, le critique Pedro Shimose³ a déclaré que cet adjectif était justifié car la France des Lumières, source de modernité, avait exercé une influence déterminante sur l'aire qui nous intéresse dès le milieu du XVIII^e siècle, puis sur les mouvements d'émancipation et durant tout le XIX^e siècle. En dépit de son usage fréquent et des raisons souvent invoquées pour le justifier, le terme d'*Amérique latine* reste ambigu car il prétend concentrer des aspects de la culture américaine qui échappent pourtant à l'élément *latin* : il prétend réunir non seulement l'élément hispanique, portugais, français ou italien (dans les pays du sud), mais aussi les cultures d'origine indigène et africaine. Quelques critiques pensent même que l'on doit prendre en compte la multiplicité des appellations, ou du moins la possibilité d'une coexistence entre les termes *hispano-américaine* et *latino-américaine*⁴. Dans ce cas, la littérature hispano-américaine constituerait une partie non négligeable de la littérature latino-américaine, à savoir le corpus regroupant les œuvres écrites en langue espagnole⁵. Par ailleurs, il ne s'agit pas seulement d'une question d'ordre linguistique, (quoique la langue ait clairement une influence, car ces œuvres sont écrites en espagnol⁶, et une langue est une vision du monde) mais aussi d'ordre historique (nous étudierons de façon diachronique la création de cette littérature), culturel et identitaire. Dans le sillage de Martí, nombre d'essayistes ont élaboré la notion d'*Amérique hispanique* avec la conviction que l'union des éléments hispaniques et indigènes — voire des éléments issus de cultures africaines solidement implantées en Amérique du fait de l'esclavage —, est une réalité qui dépasse le simple brassage. Enrique Anderson Imbert, dans sa célèbre *Historia de la literatura hispanoamericana*, justifie ainsi le titre et le contenu de son essai :

La littérature que
en espagnol. Nou
Mais, dans une l
Amérique, il co
espagnol. C'est
référence aux écr
en latin, comme
Supervielle [1884
Seront aussi écr
connu l'Amérique
nous inclurons d
qui ont utilisé no

Les relations en
espagnole et africa
temps de la colonis
pano-américaine co
culturelle et politici
sur le plan *diachro*
séquence temporel
naissance à plusieu
corpus de cette litté
pour le délimiter. L
longtemps été négli
contexte littéraire e
ture hispano-améric
considérer à l'intéri
au XIX^e siècle pour
cette littérature. D'
principaux système
Conquête, Cornejo

1. La littérature i
conquistadors et la
mythes fondateurs
niques, etc.

La littérature que nous allons étudier est celle qui, en Amérique, a été écrite en espagnol. Nous n'ignorons pas l'importance des populations indiennes. Mais, dans une histoire des modes d'expression de la langue espagnole en Amérique, il convient de n'écouter que ceux qui se sont exprimés en espagnol. C'est précisément pour cette raison que nous ne ferons pas référence aux écrivains qui, bien que nés en Amérique hispanique, ont écrit en latin, comme Rafael de Landívar [1731-1793], en français, comme Jules Supervielle [1884-1960] ou en anglais, comme W. H. Hudson [1841-1922]. Seront aussi écartés ceux qui ont certes écrit en espagnol mais sans avoir connu l'Amérique, comme Ventura de la Vega [1807-1865]. En revanche, nous incluons dans notre histoire les étrangers qui ont vécu parmi nous et qui ont utilisé notre langue, comme Paul Groussac [1848-1929]⁷.

Les relations entre les trois grandes civilisations, indigène, espagnole et africaine, ont beaucoup évolué depuis les premiers temps de la colonisation. C'est pourquoi je définis la littérature hispano-américaine comme une communauté de langue et de pensée culturelle et politique envisagée non seulement *in abstracto* mais aussi sur le plan *diachronique*. La littérature est une production d'une séquence temporelle concrète à l'intérieur de laquelle elle donne naissance à plusieurs voix. A partir de ce postulat il faut établir un corpus de cette littérature, fixer son extension et les critères retenus pour le délimiter. L'étude de l'étape coloniale (XVI^e-XVIII^e siècle) a longtemps été négligée, car le point de vue européen dominait le contexte littéraire et linguistique. Bien que la naissance de la littérature hispano-américaine soit liée au processus d'émancipation, il faut considérer à l'intérieur du corpus un ensemble d'œuvres antérieures au XIX^e siècle pour comprendre pleinement la vraie naissance de cette littérature. D'où la nécessité d'appréhender la diversité des principaux systèmes littéraires. En ce qui concerne la littérature de la Conquête, Cornejo Polar⁸ a procédé à la classification suivante :

1. La littérature indigène qui raconte et interprète l'irruption des conquistadors et la destruction des états préexistants : récits, éloges, mythes fondateurs qui se développent ensuite en récits messianiques, etc.

2. La littérature hispanique de la découverte qui témoigne de la nouvelle réalité : cette littérature, qui oscille entre le témoignage documentaire et les éléments fabuleux, prend la forme de relations et de chroniques.

3. La littérature populaire espagnole, presque toujours écrite par des soldats désabusés, sous la forme de *coplas* et de chansons satiriques.

4. La littérature moraliste des Espagnols qui s'interrogent sur la légitimité de la conquête et en condamnent les procédés, dans des textes juridiques, historiques ou dans de simples plaidoyers humanitaires.

5. La littérature *officielle* hispanique qui s'exprime au travers des chroniques et autres récits de faits interprétés de façon providentielle ou pro-impériale pour obtenir la plupart du temps des prébendes individuelles.

6. La littérature espagnole catéchistique qui s'exprime aussi bien dans le genre dramatique que dans celui de l'éloquence sacrée (*oratoria sagrada*), et qui utilise parfois les langues indigènes pour plus d'efficacité.

7. La littérature qui inaugure le processus de transculturation et contient en germe les projets nationaux à venir. Ses auteurs essaient d'expliquer les événements du passé et cherchent à se situer personnellement dans ce contexte mouvant.

D'autres critiques ont pensé que chacune des époques de l'évolution historique depuis la Découverte se confond avec l'un des termes qui tentent d'embrasser l'hétérogénéité culturelle de notre Amérique. Víctor Raúl Haya de la Torre⁹ donne une classification ainsi simplifiée :

a) *Hispano-américanisme, Ibéro-américanisme*. Ces termes désignent les trois premiers siècles d'époque coloniale.

b) *Latino-américanisme*. Ce terme désigne l'Indépendance, la formation des États-Unis jusqu'à ses dernières années.

c) *Panaméricanisme*. Ce terme désigne le Panaméricanisme des États-Unis au XIX^e siècle.

d) *Indo-américanisme*. Ce terme désigne ce qui commence avec la Révolution cubaine au long du XX^e siècle (à l'exception de l'anti-impérialisme) et se poursuit jusqu'à la Révolution cubaine de 1959.

e) *Américanisme*. Ce terme désigne le premier évêque, Balthazar Jaime Serra, qui fut d'abord le défenseur royaliste et plus tard le défenseur des succès révolutionnaires en Amérique.

- 1 L'auteur, dans un essai sur l'Indépendance de l'Onondaga, a noté le mépris des indigènes sur l'arrivée des Européens. Sinon, je pourrais traduire : « Ce n'est pas l'avis, par exemple, de Ronald, *Continentes rotos*, extraite de *The Pelican* ». »
- 2 GOIC, Cedmil, *Historia de la literatura hispanoamericana*, tome 1, p. 24.
- 3 SHIMOSE Pedro, *Historia de la literatura hispanoamericana*, tome 1, p. 24.
- 4 Ce n'est pas l'avis, par exemple, de Ronald, d'hui, dans l'usage courant, sans prendre garde à la langue latine. Sur ce point, je suis d'accord avec les limites inhérentes au langage. La manière adéquate la poétique est la poétique (« Cuestiones de metodología de la escritura. Revista de estudios hispanoamericanos », l'hétérogénéité du continent américain, d'autres réponses. Certes, les Caraïbes, en les considérant comme le cœur du continent sera le portugais étant tous les Caraïbes (cultures antérieures aux langues et les coutumes). Ce fait est dans les deux cas, dans le cas des cultures saine qui, en mutilant l'

b) *Latino-américanisme*. Ce terme couvre les périodes de l'Indépendance, la République et plus généralement le XIX^e siècle jusqu'à ses dernières décennies.

c) *Panaméricanisme*. Ce terme correspond à la phase de l'impérialisme des États-Unis sur notre Amérique à partir de la fin du XIX^e siècle.

d) *Indo-américanisme*. Il se réfère à la révolution sociale qui commence avec la Révolution Mexicaine (et qui se répand tout au long du XX^e siècle avec les indigénismes, presque toujours de nature anti-impérialiste) et dont le symbole majeur serait la Révolution Cubaine de 1959. Les derniers événements du Chiapas (dont le premier évêque, Bartolomé de Las Casas (1474-1566), fut étrangement le défenseur radical de l'indigène) sont une preuve que le processus révolutionnaire du XX^e siècle n'est pas encore terminé en Amérique.

1 L'auteur, dans un entretien avec Dehatkadons, chef traditionnel des Iroquois de Onondaga, a noté le commentaire suivant, assez révélateur du point de vue des indigènes sur l'arrivée des Européens : « On ne peut pas découvrir une terre habitée. Sinon, je pourrais traverser l'Atlantique et 'découvrir' l'Angleterre ». Cf. WRIGHT, Ronald, *Continentes robados*, Madrid, Anaya & Mario Muchnik, 1994, p. 10. Citation extraite de *The Pelican History of the World*, de J. M. Roberts, 1987, p. 457.

2 GOIC, Cedomil, *Historia y crítica de la literatura hispanoamericana*, Madrid, Crítica, 1988, tome 1, p. 24.

3 SHIMOSE Pedro, *Historia de la literatura latinoamericana*, Madrid, Playor, 1989.

4 Ce n'est pas l'avis, par exemple, de Beatriz González Stephan. Elle affirme qu'aujourd'hui, dans l'usage courant, on identifie souvent Amérique hispanique et Amérique latine, sans prendre garde aux implications sémantiques qui distinguent les deux termes. Sur ce point, je suis d'accord avec elle. Mais B. G. Stephan suggère de « dépasser les limites inhérentes au concept d'« Amérique hispanique », (...) [et] de redéfinir de manière adéquate la portée de ce que nous allons désormais nommer Amérique latine. » (« Cuestiones de método : sistema y proceso en la literatura de Nuestra América », *Voz y escritura. Revista de estudios literarios*, 2-3, tome II, 1989-1990, p. 127). La multiplicité et l'hétérogénéité du continent (mis à part, bien sûr, la partie anglo-saxonne), exigent d'autres réponses. Certains ont introduit une frontière entre l'Amérique continentale et les Caraïbes, en les considérant comme deux espaces qualitativement différents : l'Amérique du continent serait la plus homogène, grâce à une langue commune (l'espagnol et le portugais étant tous deux issus du latin) et une tradition coloniale, tandis que les Caraïbes (cultures antillaises) seraient marquées par l'hétérogénéité (les ethnies, les langues et les coutumes, sont multiples). Selon B. G. Stephan, « cette appréciation des faits est dans les deux cas le résultat d'une lecture idéologique de la réalité : d'un côté, dans le cas des cultures du continent, on a institutionnalisé une dimension homogénéisante qui, en mutilant la pluralité culturelle, a construit une image unique et non moins

déformée de la réalité ; et d'un autre côté, dans le cas de l'aire antillaise, envisagée comme un ensemble territorial, toute tentative de compréhension de la région reviendrait à transposer la perception nettement hétérogène issue de l'observation empirique au niveau théorique de l'élaboration. » (art. cit., p. 128). En d'autres termes : ni homogénéité totale en Amérique continentale, ni hétérogénéité exclusive aux Caraïbes. Au Guatemala, outre l'espagnol, on parle le quiché, le cakchiquel, le mam, le kekchi et 40 dialectes indigènes. En Bolivie on parle l'aimara, le quechua, le guaraní et 45 autres langues ; au Pérou, pays officiellement bilingue, on parle aussi l'aimara, le jibaro et plusieurs dialectes quechuas. La Guyane, territoire également continental, produit des textes littéraires en anglais, en créole, en hindi, en urdu et en arauco. Il en va de même pour le Surinam, dont le hollandais est la langue officielle, mais qui produit également des textes en srantongo, indostatique, javanais, aouacou et caraïbe. C'est la raison pour laquelle B. G. Stephan rejette la notion d'Amérique hispanique et propose de revoir celle d'Amérique latine. Voici ses conclusions :

a. Le caractère plurilinguistique qui caractérise les formations sociales et culturelles de la zone des Caraïbes n'est pas l'apanage de cette partie de l'Amérique. Bien que la coexistence de différentes ethnies et de différentes langues y soit plus visible et plus marquée, elle ne l'est pas moins dans les différentes zones continentales (...).

b. Bien qu'il soit légitime et nécessaire de délimiter des régions culturelles aux caractéristiques propres, la différence qualitative existant à cet égard entre l'Amérique latine et les Caraïbes ne semble ni décisive ni incontournable. La ressemblance résiderait (...) dans l'analogie de leurs structures, comme dans les similitudes et variantes de leurs processus historiques.

c. La comparaison qui s'imposera dans cette voie ne pourra pas se limiter à établir des relations entre des manifestations littéraires du continent et des Antilles écrites dans la même langue, mais devra supposer un type de travail qui utilise des catégories conceptuelles transversales sur le plan linguistique.

d. En vertu de ce qui précède, ce serait une aporie de ne considérer à présent sous le terme « Amérique latine » que des pays et des littératures de langue espagnole, portugaise voire française en prétendant pour cela délimiter l'ensemble à partir de l'unité linguistique dérivée du sens étymologique du terme « latin » (art. cit. p. 128-130).

Je vais essayer de démontrer ici pourquoi le concept d'Amérique hispanique au sens universitaire est le plus adéquat, non seulement parce que c'est le terme employé dans les textes officiels (*Boletín Oficial del Estado*, par exemple) mais parce que je pense que l'on peut réellement parler d'une littérature hispano-américaine aux caractères spécifiques. L'introduction du terme Amérique latine pour toutes les manifestations indigènes me paraît, de même qu'à une grande partie des critiques, quelque peu abusive. Cependant, il ne me semble pas insensé de postuler avec B. G. Stephan que « ce qui est en jeu, c'est la possibilité d'établir les fondements méthodologiques qui permettent de comprendre les manifestations culturelles de notre Amérique comme un système de vases communicants (...) [La critique] découvre ces liens, les interprète, en propose et en formule même d'autres dont la légitimité est fondamentalement théorique. Dès lors, il se pourrait bien que la désagrégation d'une littérature ait plus à voir avec les limites de la pensée critique qu'avec sa désarticulation ou le caractère morcelé de sa base historico-sociale » (art. cit. p. 130). Ceci pose clairement les limites de la pensée critique non seulement à l'heure d'expliquer les complexes phénomènes culturels et sociaux d'une communauté si riche de ses nuances, mais aussi d'utiliser une terminologie adéquate. Je note que dans cette dernière citation, B. G. Stephan n'a pas osé utiliser d'autre expression que « notre Amérique » ; c'est à mon avis la plus appropriée pour désigner à la fois l'unité et la diversité, l'existence d'un mode de vie au sein d'une hétérogénéité qui renforce l'unité présente implicitement dans de nombreux caractères : la langue, le métissage, le processus historique à l'origine d'une idiosyncrasie, etc. Il faut se rappeler, pour rendre

justice à l'Histoire, c'y a plus de cent ans que nuancer le terme révolutions politiques ou l'acculturation s'est légué aux critiques d'unicité.

- 5 Cf. RODRÍGUEZ (C.), *Hispanoamérica*, México, 1978.
- 6 J'utiliserai toujours le terme Amérique hispanique, apportée par les Espagnols, qui décrit le mieux la réalité historique espagnole et latino-américaine (polémiques nationales d'un côté, et quelle que soit la dénomination castillane, de l'autre). Bien que la Constitution de 1978 ait réaffirmé la réalité historique espagnole et latino-américaine, la langue parlée au Pérou, au Guatemala, au Venezuela, etc. Alonso avait déjà mentionné dans son *Historia nacional*. *Historia española*, 1978, on avait déjà franchement dit que je me contenterai de parler d'*Español* : dos nombres para un solo concepto que « c'est le terme qui a été le plus approprié à la réalité historique d'Espagne ou dans un autre pays ». Je reviendrais à écrire en langue d'oïl pour l'usage littéraire de la langue littéraire nationale virtuelle et sa capacité à engendrer l'apparition de termes très tardivement et dans différentes langues. Outre, à partir de cette autre forme, *lengua*. Quant à l'acceptation des années du XIII^e siècle, *Roman de Gaufré* d'Espagne » « au n^o sur le plan politique par accumulation long de son expansion logique et syntaxique. Conclusion suivante : « complètement différents sortant de leurs frontières culturelles très différentes. L'Espagne et l'Espagne Castille et du castillan ».

justice à l'Histoire, que le terme *Notre Amérique* est apparu sous la plume de José Martí il y a plus de cent ans. Tous les critiques du XX^e siècle, que j'étudierai plus loin, n'ont fait que nuancer le terme de Martí, dans la perspective d'une époque marquée par les révolutions politiques et les innovations culturelles. L'hétérogénéité, l'altérité, l'identité ou l'acculturation sont des tentatives pour actualiser de l'intérieur le cadre de pensée légué aux critiques actuels par Martí. Unité n'est pas nécessairement synonyme d'unicité.

5 Cf. RODRÍGUEZ CARUCCI, Alberto, *Literaturas prehispánicas e historia literaria en Hispanoamérica*, Mérida, Universidad de los Andes, 1988, p. 3 et sq.

6 J'utiliserai toujours le terme *espagnol* et non le terme *castillan* pour me référer à la langue apportée par les Espagnols en Amérique et encore utilisée de nos jours, car c'est celui qui décrit le mieux la langue dans laquelle on écrit la littérature hispano-américaine (polémiques nationalistes mises à part). Bien que les Catalans, les Galiciens, les Basques, d'un côté, et quelques peuples d'Amérique hispanique, d'un autre, préfèrent la dénomination *castillan*, presque de façon viscérale (au mépris de la rigueur historique et bien que la Constitution Espagnole admette les deux formes), le terme approprié à la réalité historique est celui d'*espagnol* : personne n'a l'idée d'appeler autrement qu'*anglais* la langue parlée aux États-Unis, en Inde ou dans de nombreux pays africains. Amado Alonso avait déjà mis les choses au clair dans son célèbre essai *Castellano, español, idioma nacional. Historia espiritual de tres nombres*, Buenos Aires, Instituto de Filología, 1938. Quand en 1978 on adopta la nouvelle constitution, de prestigieux philologues — qui avaient déjà tranché la question depuis longtemps —, se remirent à écrire sur le sujet. Je me contenterai de citer le remarquable travail de Mondéjar Cumpián, *Castellano y Español : dos nombres para una lengua*, Grenade, Ed. Don Quijote, 1981. Mondéjar affirme que « c'est le terme *espagnol* et non *castillan* qui convient comme dénomination la plus appropriée à la réalité historique » (p. 10), car « à notre époque, écrire en *castillan* en Espagne ou dans une quelconque terre qui utiliserait la même langue (c'est moi qui souligne), reviendrait à écrire en *toscan* pour tous les Italiens, en *valaque* pour tous les Roumains ou en *langue d'oïl* pour tous les Français » (p. 11). Il va encore plus loin lorsqu'il se réfère à l'usage littéraire de la langue, qui est celui qui nous intéresse le plus : « D'ailleurs, la langue littéraire ne peut être cantonnée, dans sa structure et son fonctionnement, sa virtualité et sa capacité de communication, à aucune région, pas même celle qui fut le berceau de ses origines. » (*Ibid.*). Dans les pages qui suivent, Mondéjar atteste l'apparition des termes *castillan* et *espagnol* dans des documents écrits. *Castellano* apparaît très tardivement et ne s'enracine qu'au cours du dernier tiers du XIII^e siècle car les différentes langues parlées dans la Péninsule étaient généralement appelées *romance*. En outre, à partir de ce dernier tiers du XIII^e siècle, l'acception *castellano* rivalise avec une autre forme, *lenguaje de Castiella* (p. 15-16).

Quant à l'acception *espagnol*, Mondéjar affirme qu'elle est attestée dès les premières années du XIII^e siècle dans le sens de « langue de Castille », dans le texte français du *Roman de Gaufréy* (p. 16). Elle commence à apparaître tout de suite comme « langue d'Espagne » « au moment où l'on a conscience, non pas sur le plan administratif, mais sur le plan politique et culturel, que la langue de Castille n'est qu'un canevas sur lequel, par accumulation d'expériences diverses et variées se sont greffés peu à peu, tout au long de son expansion, des éléments linguistiques de type phonétique, lexical, morphologique et syntaxique dont l'origine n'est pas castillane » (p. 17). Il termine par la conclusion suivante : « [le *castillan*] s'est transformé en une réalité sociale et culturelle complètement différente qui exige une nouvelle dénomination car la Castille et le *castillan*, en sortant de leurs frontières, se sont dilués dans une unité supérieure, à savoir dans des cultures très différentes et singulières (aussi bien dans la Péninsule qu'outre-mer). L'*Espagne* et l'*espagnol* sont maintenant des produits historiques très différents de la *Castille* et du *castillan* » (p. 18). Et c'est précisément à l'époque où Colomb découvre

l'Amérique que cette réalité se manifeste de façon évidente. Plusieurs facteurs y contribuent : l'unité politique des différents royaumes sous l'autorité d'Isabelle et de Ferdinand, la fin de la Reconquête (qui complète cette unité), le développement économique et culturel de l'Espagne et, bien entendu, la normalisation linguistique grâce à l'avancée de la langue *romance*, autrefois appelée castillan et qui s'appellera espagnol jusqu'à nos jours. C'est donc l'espagnol et non le castillan qu'apportent les conquistadors et les colonisateurs en Amérique.

- 7 ANDERSON IMBERT, Enrique, *Historia de la literatura hispanoamericana*, Mexico, F.C.E., 1970, 2^e édition corrigée et augmentée, tome I, introduction, p. 9.
- 8 Cf. CORNEJO POLAR, Antonio, « Unidad, pluralidad, totalidad : el corpus de la literatura hispanoamericana », *Sobre literatura y crítica latinoamericanas*, Caracas, Universidad Central de Venezuela, 1982, p. 49-50.
- 9 Cité par GONZALEZ DE MESA, Amaro, « Iberoamérica : identidad y nombre », *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 541-542, 1995, p. 57.

Les Espagnols ont une vision fabuleuse de la suite être colonisés dans un discours propre *voix*. Les créateurs et interprètes par la découverte de la perception, sous des catégories conceptuelles Couronne et le monde était un élément important que le milieu naturel de la voix des Européens. *l'Amérique*, pour c'est-à-dire : « le son inventeur » de *a bordo* de Cortés reproduit des catégories terminologiques vainqueurs conformes semblable en m